

mais la porte opposée débouche sur un paysage qui explique le doux nom de l'abbaye. C'est un ravin sinueux et solitaire, tapissé d'une herbe épaisse, où les bestiaux beuglent de joie, et bordé d'un bosquet naissant, déjà plein d'ombres mystérieuses. L'été, un ruisseau y gazouille sur les fleurs ; l'hiver, un torrent y roule entre les cailloux. Une chapelle de la Vierge, ouverte à tous et à toute heure, s'élève près de cette source d'eau vive, au centre de la fraîche Thébàide. Un vieux pont de bois de l'effet le plus pittoresque en est à la fois la limite et l'issue. J'ai passé là une heure délicieuse à marcher dans les feuilles mortes et à écouter la cloche du monastère, tandis que le soleil disparaissait derrière les arbres dépouillés. . . .

Lorsque je rentrai au couvent, la nuit tombait, mais un grand mouvement animait la cour. Une foule de curieux s'y condensait. . . . Prêtres, laïques et paysans arrivaient en voiture, à cheval et à pied. Les moines, silencieux et empressés, faisaient toutes sortes de préparatifs. . . . L'hôtelier m'annonça l'approche de monseigneur Angebault, l'évêque d'Angers, qui devait présider la cérémonie du lendemain, et que le nouvel abbé allait recevoir à la tête de son troupeau. . . . Bientôt, en effet, le garde du cloître accourt en criant : "*La voiture de monseigneur !*"

Soudain, les cloches sonnent à grande volée, l'abbaye semble tressaillir d'allégresse. Les moines épars disparaissent comme par enchantement, et reparaissent aussitôt, défilant deux à deux en grand costume, l'abbé en tête, vêtu d'une chape blanche à broderies d'or, escorté de l'abbé-général de Mortagne, de l'abbé de la Meilleraie et de l'abbé de Staouéli, venu tout exprès d'Afrique. La croix et le dais, l'encensoir et le bénitier les précèdent, portés par cinq frères en surplis de mousseline. La procession traverse toute la cour et s'arrête à l'entrée du couvent, l'abbé récipiendaire sur le seuil, les abbés assistants à ses côtés, et tous les moines derrière eux, sur deux lignes dont l'extrémité se perd dans l'ombre.

Admirable occasion pour juger le coup d'œil général et les divers aspects de la communauté ! J'ai déjà dit qu'il y a cent vingt moines à Bellefontaine. Les frères de chœur, ou pères, qui ouvraient la marche, ont la tête rase, sauf une mince couronne au dessus des tempes ; ils portent une robe blanche sur laquelle ils mettent une ceinture de cuir et un scapulaire brun pour le travail ; tout cela était recouvert en ce moment de la robe de chœur ou *coule* blanche, aux larges plis, aux manches pendantes, au capuchon pareil. Les frères convers, ou travailleurs, ont la tête rase sans couronne ; ils portent en brun tout ce que les frères de chœur portent en blanc. Leur coule a la forme d'un grand manteau, et reçoit le nom de chape. Les uns et les autres ont les jambes entortillées de laine blanche ou brune, de gros souliers aux pieds, et sur la peau, m'a-t-on dit, une chemise de serge, espèce de cilice permanent. Le costume, comme la règle, ne varie en rien pour aucun supérieur. Les trappistes réalisent une égalité que les plus purs républicains rêveraient à peine. Là toutes les distinctions disparaissent sous le même froc, et les noms les plus illustres sous les noms de frère Pierre ou de frère Paul. Là le dernier paysan peut s'asseoir un demi-siècle à côté du plus grand seigneur, sans savoir seulement comment celui-ci s'appelait dans le monde.

Tout en contemplant ces deux files de moines blancs et noirs, je demandai à un habitant du pays l'histoire du nouvel abbé. La voici dans sa simplicité touchante.

— Il y a trente-six ans, une des plus nobles familles du Jura était dans l'allégresse. M. le comte de Laforêt-Divonne, officier

des gardes du roi, venait d'avoir un fils, un héritier de sa fortune et de son nom. Tout ce qu'on peut rêver de bonheur humain fut prédit à cet enfant. Toutes les fées qui promettent la gloire et la richesse suspendirent leurs dons à son berceau. Le futur comte reçut une éducation qui lui assurait la palme dans toutes les carrières. . . . Mais au moment où elles allaient s'ouvrir devant ses pas, il quitta le monde et sa famille à seize ans, étouffant les rêves paternels sous les plis d'un froc. Le comte de la Forêt-Divonne serait mort de chagrin, si Dieu ne lui eût envoyé un second fils. . . . Il reporta toutes ses espérances sur celui-ci, et lui donna une éducation plus brillante encore qu'au premier ; mais à seize ans aussi, cet enfant imita l'autre, et s'ensevelit à son tour au couvent. . . . Cette fois, M. de Divonne mourut, j'imagine ; du moins on n'entendit plus parler de lui ; et la pieuse comtesse offrit à Dieu son nom et sa fortune éteinte, ses deux fils morts et vivants tout à la fois.

— Et l'un de ces deux fils ? . . . demandai-je à mon interlocuteur.

— Vers le milieu de cette année, poursuivit-il, l'abbé de la Trappe de Bellefontaine, appelé à Rome, se démit de sa charge pour celle de procureur de l'ordre. Il fallut donc élire un nouveau supérieur. Tous les moines, spontanément, jetèrent les yeux sur le frère Augustin-Marie qui, bien qu'agé à peine de trente-six ans, donnait depuis vingt ans à la communauté l'exemple de toutes les vertus : l'élection eut lieu le 30 juin dernier, en présence d'un notable laïque du pays, suivant l'usage. Au premier tour de scrutin, le frère Augustin-Marie eut toutes les voix, moins la sienne, unanimité bien éloquente au milieu de cent vingt hommes qui n'avaient pu s'entendre. Mais loin de se glorifier d'un tel honneur, le jeune père s'en afflige et s'en épouvante. On sait que les abbés ont le rang, l'autorité et les insignes des évêques. Ils étaient même plus puissants qu'eux par le fait au temps de l'opulence des couvents. Se voyant donc élevé ainsi au trône épiscopal, lui qui n'avait quitté le monde que pour s'humilier, le frère Augustin pria les trappistes de recommencer l'élection. . . . Nouvelle épreuve et nouvelle unanimité. Cette fois, l'humble élu se jette à genoux, les mains jointes, se traîne aux pieds de ses frères en pleurant, et les conjure l'un après l'autre d'épargner une telle charge à sa faiblesse. Mais la troisième épreuve confirme les deux autres, et dom Augustin se soumet à la volonté de Dieu. Or, au moment où cette scène avait lieu dans le chapitre, par un de ces rapprochements dont la Providence a le secret, trois femmes arrivées de l'autre bout de la France, pâles et tremblantes de fatigue et d'émotion, frappaient à la porte du couvent, sans rien soupçonner de ce qui s'y passait. Arrêtées en dehors par la barrière infranchissable à leur sexe, elles annoncent au portier qu'elles sont la mère et les deux sœurs du frère Augustin-Marie, que l'une ne l'a pas vu depuis vingt ans, que les autres ne l'ont jamais vu, et qu'elles le supplient de venir les embrasser. Si le trouble des trois pèlerines était déjà difficile à décrire, comment raconter ce qu'elles devinrent, en apprenant que leur fils et leur frère était abbé depuis cinq minutes ! . . . Toutes les trois tombèrent à genoux, n'ayant que la force de lever les mains au ciel. . . . et dom Augustin les trouva noyées de larmes lorsqu'il vint les relever en les embrassant. Il comprit sans doute alors que pour supporter de telles émotions, ce n'était pas trop de toutes les vertus abbatiales ! . . .

— Mais enfin, ce père Augustin ? m'écriai-je, attendri moi-même ; ce comte de la Forêt-Divonne ? . . .

— Est devant vous, à la tête de la communauté, dit mon inter-